

# La maladie littéraire

Croire en la littérature, est-ce une forme de foi – ou de folie ? L'héroïne-narratrice de cette pérégrination fantastique n'obtiendra pas de réponse à cette question bouleversante.

On peut supposer que vous, lecteurs du *Matricule*, comme nous, collaborateurs du dit *Matricule*, puissiez éprouver parfois cette inquiétude : à force de lire, n'aurions-nous pas tendance à ne voir, dans la réalité, que ce que les livres nous en disent ? L'aube, chaque matin, ne serait-elle pas semblable à une page blanche – que les signes imprimés, puis lus, viendront remplir ? Ne connaissons-nous pas de telles hallucinations : cette mendiante, au coin de la rue, n'est-elle pas celle que j'ai rencontrée, hier au soir, chez Rilke, entre les pages des *Cahiers de Malte Laurids Brigge* ? Et les arguties non dénuées de sous-entendus de cet ami prétendu, ne les ai-je pas lues, ce matin, chez Sarraute ? C'est à de telles expériences, à une telle perplexité non dépourvue de charme, que se voit confrontée la narratrice de ce récit fantastique et drolatique de Nuria Amat. Née en 1950, elle nous est présentée comme philosophe, romancière, essayiste et – cela nous rassure quant à sa santé mentale et à son statut social – « docteur en sciences de la communication ». Il s'agit donc bien d'un roman – nous respirons...

Nous n'essaierons pas d'en résumer les épisodes : à la recherche d'un écrivain suicidaire, vaguement entr'aperçu, l'héroïne connaîtra de successives incarnations, découvrira – et nous avec elle – qu'elle est peut-être la femme (qu'il n'a jamais eue !) de Kafka, l'épouse (obscène à souhait) puis la fille (folle à lier) de Joyce, elle rencontrera, dans le parc d'un asile (sans psychiatres – « à moins que ceux-ci aient décidé de faire les

*fous* ») Louise Colet et Virginia Woolf, dialoguera, dans la bibliothèque de Walter Benjamin, avec Roussel et Calvino – avant que Rimbaud ne vienne, sautant par-dessus son lit, lui donner des leçons de génialité ! La langue – saluons la traduction – mêle savamment l'aphoristique (« *A la fin, tous les artistes frustrés finissent par être écrivains parce qu'être écrivain, c'est être un artiste frustré en permanence* » ou « *Si un écrivain veut être avant tout un homme bon, il vaut mieux qu'il abandonne son projet d'être un bon écrivain* ») au logorrhéique (Thomas Bernhard est présent dès l'épigraphie – révélatrice). Nuria Amat nous conduit avec entrain – malgré quelques bavardages et quelques *pensées* un peu convenues – dans ce périple érudit, loufoque et parfois vertigineux. Qu'est-ce qu'écrire ? Qu'est-ce que lire ? Écrit-on au péril de la mort ? Meurt-on de ne pouvoir écrire ? Les enfants d'écrivains peuvent-ils être écrivains ? Et – ajoutons-nous (car la maladie nous gagne) – les enfants des lecteurs échapper aux lectures de leurs parents ? Joyce ne considérerait-il Svevo que comme un modèle pour son Leopold Bloom ? *Finnegans Wake* est-il un livre ou « *une plaisanterie de mauvais goût* » ? Kafka ne vécut-il pas, toute sa vie, avec « *la peur éternelle d'être Brod et pas Kafka* » ? Et « *maintenant que le lecteur ne lit pas* », peut-être n'est-il pas si grave « *d'être un écrivain qui n'écrit pas* » ? Si tout cela vous effraie un peu, commencez donc par la fin : un « *glossaire onomastique* » rassemble une petite centaine de courtes notices biographiques délectables. Tenez, au hasard : « *Lispector, Clarice : Cette femme écrivain brésilienne écrit comme on rêve. Lorsqu'elle écrit, Lispector meurt, c'est pourquoi on en vient à se demander si sa mort réelle n'a pas été une autre de ses fantaisies créatrices. Grâce à Lispector, le langage renaît. Le cancer, qui est la solitude des grands écrivains, a emporté sa vie.* »

Thierry Cecille

NOUS SOMMES TOUS KAFKA DE NURIA AMAT  
Traduit de l'espagnol par Line Ansellem  
Allia, 239 pages, 9 €

## MÉMOIRE DU VIDE DE MARCELLO FOIS

Traduit de l'italien par Jean-Paul Manganaro  
Seuil, 272 pages, 18,50 €

Samuele Stochino a réellement existé. Pour s'en détacher, Marcello Fois l'écrit avec deux « c », s'ouvrant ainsi un espace de liberté. Stochino a été l'ennemi public numéro un en Sardaigne. On lui reproche carnages, tueries et vendetta. Le régime fasciste l'a traqué inlassablement, proposant pour sa capture l'une des plus importantes récompenses jamais offertes jusqu'alors (l'équivalent de 500 000 € d'aujourd'hui). Marcello Fois s'empare de cette figure légendaire et dresse, à travers son histoire romancée, un portrait des Sardes en ce début de XX<sup>e</sup> siècle. L'écrivain couche ainsi sur le papier un récit essentiellement oral dont il comble les blancs, tout en gardant un style qui rappelle admirablement les récits de veillées et captive de bout en bout. Tout commence par une nuit de lune et par un verre d'eau refusé à un père et son enfant, qui voyagent de nuit et à pied. Le petit Samuele gardera toute sa vie le souvenir de cette humiliation : « *quand on commence à payer, il faut tout payer* ». Un destin est scellé pour ce garçon dont on dit qu'il « *a le cœur anguleux comme celui des assassins* ». Autour de lui, tout est signe, tout s'interprète. La religion et la superstition se mêlent pour lire dans le moindre souffle de vent l'annonce d'un malheur. Aux coups de la vie quotidienne s'ajoutent les drames de la grande Histoire (la guerre italo-turque de 1911, la Première Guerre mondiale, la montée du fascisme). Stochino se débat. Sur son île, il porte le poids de son parcours personnel et ploie sous des générations de bergers opprimés. Il est « *difficile de donner un sens à tant de souffrance millénaire. Et les mots manquent souvent, mais il reste au dedans une mémoire du vide* ». Par ce récit épique, Marcello Fois raconte ce que l'Histoire ne peut dire. Pour lui, « *les Sardes ont la capacité d'être extrêmement honnêtes et délinquants tout ensemble, exaltés et déprimés, tristes et heureux* ». Samuele Stochino concentre ces différents états qu'il vit de manière simultanée, car « *c'est ainsi qu'on décrit les histoires édifiantes des belles âmes* ».



Franck Mannoni